

La scène et la salle sont plongées dans l'obscurité. Un projecteur fait apparaître sur la toile de fond, pendant quelques secondes, successivement, des portraits de Staline, Trotsky, Lénine, puis balaye la salle, avant de revenir éclairer Karl Marx, seul, vêtu de noir, assis sur une chaise, face au public, comme un témoin malade dans une salle d'audience.

MARX: J'appelle. J'appelle, mais personne ne m'entend. J'appelle Jenny, mais elle ne peut pas me répondre : il y a longtemps qu'elle ne peut plus m'entendre. Et Frédéric Engels, mon vieux camarade, qui ne m'a jamais marchandé son aide, son amitié et sa solidarité, lui aussi m'a déjà quitté depuis longtemps. Et je suis resté seul, complètement seul. Je suis resté seul avec moi-même et avec mes fantômes. Je suis resté seul avec le son de mes paroles perdues dans le temps et dans la solitude de mes livres que presque personne ne lit plus à présent.

Qu'ai-je à dire aujourd'hui ? Qu'ai-je à dire qui vaille encore la peine d'être dit ? Sincèrement je ne le sais pas. Quand on est seul comme moi, livré à soi-même et à ses fantômes, on n'a personne à qui demander conseil. Ah ! Jenny ! Si tu savais combien tu me manques ! Combien je regrette ta tendresse et ta délicate indulgence envers mes excès et mes silences prolongés. Ah ! Frédéric ! Comme je ressens ton absence, le manque de tes paroles toujours si fraternelles et de ton intelligence si vive et tellement stimulante. Que serais-je devenu sans vous ? J'aurais

certainement fait bien moins que ce que j'ai fait, et je serais resté bien en deçà de ce que j'avais projeté d'écrire. J'aurais été un autre homme, sans doute avec les mêmes idées, mais un autre homme, parce que m'auraient fait défaut les circonstances et les conditions objectives permettant de transformer le rêve en réalité.

Je ne sais vraiment pas pourquoi je vous raconte tout cela. Je sais que ce n'est pas ce que vous attendez de moi, ce n'est pas ce que vous êtes venus entendre de ma bouche.

Vous m'avez demandé une déposition, un témoignage, et moi, contrairement à ce qui a toujours été mon habitude, j'ai décidé de parler de moi, ce qui doit sans doute surprendre tout le monde, et ce qui m'étonne moi-même. De telles faiblesses sont aussi dans le propre de l'homme, et je crois que je n'ai jamais accordé toute l'importance qui lui est due à cet aspect de la nature humaine. Je pensais la connaître à fond, la nature humaine, mais je me suis trompé, et peut-être est-ce l'explication de ce que presque tous aujourd'hui considèrent comme mon échec, la déroute de mes idées.

Lorsque j'y pense, je me sens encore plus seul, plus irrémédiablement seul. Et c'est alors que je retourne à la paix de la Brückenstrasse, dans la petite ville de Trèves, qui fut romaine sous le nom pompeux d'Augusta Trevirorum. A cette époque il ne serait pas venu à l'idée de mes parents que je voudrais être philosophe. J'imagine la tête de mon père quand je lui ai écrit de Berlin pour lui dire qu'une impulsion profonde me poussait à me mesurer à la philosophie et que je trouvais impossible de suivre mon chemin sans l'aide de la philosophie. J'avais alors dix-neuf ans et je vivais dans une agitation permanente. Le monde qui m'entourait ne me plaisait pas et j'éprouvais un désir ardent de le transformer, seulement je n'imaginai pas

comment, ni avec qui. C'est pourquoi je lisais les philosophes, tous les philosophes, à la recherche d'une réponse. C'était le temps de toutes les questions, mais les réponses étaient rares et peu satisfaisantes. Donc j'interrogeais toujours, et c'était aux philosophes que j'adressais les questions les plus désespérées et les plus angoissantes. Et presque toujours je restais sans réponse. J'ai bien vu quelques lueurs, des étincelles éphémères, mais jamais un éclairage d'ensemble. Il me manquait un système. La réponse principale me faisait défaut, cette réponse qui peut changer une vie même si elle ne peut pas aider à changer le monde.

Ne me demandez pas d'où m'est venue cette inquiétude qui m'a poursuivi toute ma vie. Peut-être du fait que j'étais juif dans un monde qui a toujours eu peur des Juifs et qui n'a jamais réussi véritablement à les comprendre ou même à essayer de les comprendre.

C'est vrai, Père, je n'ai jamais réussi à te convaincre que je suivais le bon chemin. Tu trouvais que j'étais un dilettante et que je finirais par me perdre dans la bohème berlinoise, et que par dessus le marché cela coûtait beaucoup d'argent à la bourse familiale. Mais que pouvais-je faire d'autre, quand je cherchais une réponse, un chemin, un projet en quoi il valût la peine de croire? Il est vrai que j'ai changé plusieurs fois de chambre dans les pensions bon marché de la ville et que j'ai aussi changé plusieurs fois le terrain de mes recherches et de mes interrogations. Mais qu'il en fût ainsi était naturel. Je n'avais même pas vingt ans et je sentais en moi le désir presque absurde d'être utile en aidant à rendre le monde meilleur pour les autres, à condition que ce fût sur la base d'une réponse philosophique consistante.

Je n'étais pas très différent des jeunes gens de mon âge. Je lisais Hegel et je discutais Hegel, qui était mort depuis

quelques années à peine, et j'éprouvais de l'orgueil de parler la langue dans laquelle avaient été écrites des oeuvres comme la sienne. J'aimais les illusions et les doutes que j'éveillais chemin faisant. J'aimais mon inquiétude, mais je ne voulais pas qu'elle fût un état d'esprit personnel et transitoire. Je voulais que cette inquiétude fût la marque de mon temps et l'annonce des changements qui devaient se produire. J'étais jeune et j'aimais ma jeunesse inquiète et conspiratrice, la générosité avec laquelle, à cet âge, on regarde le futur et le monde. Si je me suis trompé, croyez bien que c'était pour une bonne cause.

Je crois que vous ne m'avez jamais demandé si je referais tout ce que j'ai fait si je pouvais revenir au commencement. Il est bien heureux que vous ne m'ayez jamais posé cette question parce que, moi, sincèrement, je crois que je ne vous aurais jamais donné de réponse. Comment un homme peut-il avoir des certitudes à propos de situations qui ne sont pas autre chose que de simples conjectures, de vagues hypothèses théoriques? La vérité est que nul ne peut revenir en arrière et tout recommencer à nouveau. Personne. Alors pourquoi devrions-nous nous consumer dans des spéculations inutiles?

J'ai fait ce que j'avais à faire en un temps où les conditions exigeaient que cela soit fait, et dans ce sens je ne pourrai jamais parler de repentir ou de reniement. Il serait inutile et absurde de penser en ces termes. Je peux admettre que j'ai fait erreur, que je me suis trompé en bien des choses, mais n'espérez pas que je demande pardon pour cela.

Ah ! Ma chère Jenny, toi seule a été le témoin des doutes qui m'ont assailli, des fantômes qui m'ont persécuté. Je n'ai pas été le mari que tu méritais, ni le père

que mes enfants avaient besoin que je fusse, mais nul n'osera douter de l'amour que je vous ai porté, même quand je ne prenais pas le temps d'être avec vous, pour entendre vos plaintes et vos inquiétudes.

Je croyais qu'il était possible de changer le monde, et ceux qui croient cela ont bien peu de temps et bien peu d'espace pour penser aux affections et aux petites choses du quotidien, pour penser à leur famille et à leurs amis. La vie se change en une croisade, une mission, un combat, et tout le reste finit par se retrouver au second plan. Pour cela, oui, je tiens à demander pardon.

Je crois que je n'ai jamais été en état de croire à l'existence de l'âme, même en dehors du sens religieux de ce mot ; aujourd'hui, pourtant, après tant d'années, je pense que j'ai manqué de courage pour regarder mon âme en face et pour prendre en compte ses règles et ses exigences. Mais comment, moi qui pensais seulement à organiser les travailleurs pour défendre leurs droits, comment aurais-je pu m'occuper de mon âme ?

J'imagine combien vous devez être surpris de m'entendre parler de moi-même et surtout en ces termes. J'ai très rarement parlé de moi dans mes écrits. Même dans les préfaces de mes oeuvres et dans mes lettres, j'ai toujours essayé de parler d'idées, de combats, de projets, mais pas de moi, parce que j'ai toujours pensé que là où il y a de grands combats collectifs il n'y a pas de place pour les petits sentiments individuels. Il est probable que je me suis trompé, mais c'était l'attitude que l'Histoire exigeait de moi, et j'ai suivi les règles de ce que je sentais et de ce que je pensais.

Je confesse que, pour un jeune étudiant qui venait d'une petite ville de province, ce fut une découverte décisive que

celle des travailleurs en tant que réalité, en tant qu'idée. Peut-être est-ce cette découverte qui a changé ma vie. J'étais fils de bourgeois. Mon père avait fait des études supérieures. J'ai étudié à l'université à une époque où ce n'était pas à la portée de tout le monde. Et c'est peut-être pour cela même que j'ai estimé devoir aller au-delà des intérêts de la classe à laquelle j'appartenais.

Parfois je relis quelques écrits de ma jeunesse et je pense que, à cette époque, je n'aurais pas dédaigné l'idée d'être écrivain. J'aimais lire les poètes, m'identifier aux interrogations et aux passions des classiques. L'étude du grec et du latin m'a bien aidé dans cette découverte. J'avais une prédilection spéciale pour les poètes, parce que je trouvais que la lecture de leurs textes m'emmenait bien au delà du langage rigide et précis du Droit, de ses concepts trop abstraits ou trop concrets. J'aurais aimé être poète si je n'avais pas connu des poètes comme Henri Heine qui savaient dire, sur les combats dont je rêvais, bien plus de choses que je n'ai jamais été capable d'en exprimer dans mes textes théoriques.

C'est que, je crois pouvoir le dire à présent, ce sont les poètes qui sont les véritables philosophes, ceux qui réussissent à combiner comme personne l'intuition profonde avec le savoir le plus avancé. Ils sont, comme a dit Shelley, les législateurs sans loi de l'Univers. Bien. Mais ceci est hors de propos, parce que c'est une déposition que vous attendez de moi, un témoignage, une opinion. Rien de plus. S'il s'agissait d'un procès, il est bien évident que j'userais d'autres arguments.

Toi, ma chère Jenny, tu savais bien ce que je pensais des poètes. Moi même j'ai tenté de te conquérir au moyen des faibles vers que j'ai été capable d'écrire en pensant à toi. Ton père ne m'aimait pas et surtout, comme il était baron,

il trouvait que je ne pouvais pas être un bon parti pour toi. J'ai voulu conquérir ton cœur avec ces vers que tu as gardés jusqu'à la fin de ta vie et dont je ne me souviens aujourd'hui, avec un grand effort, que pour pouvoir me souvenir de toi :

« Mon regard soudain clair est entré en toi
pour voir ce qui n'était que l'ombre d'un désir.
Ce que mon esprit ne devait pas obtenir
est entré librement dans mon cœur
par le moyen de ton regard. »

Paroles aussi ingénues que profondément senties. Je t'aimais beaucoup, Jenny, depuis mes dix-huit ans, et je ne trouvais pas de forme plus persuasive de te le dire, que le feu incontrôlable de cette poésie d'adolescent.

L'opposition de ton père à notre mariage, elle aussi, m'a aidé à comprendre qu'il y avait des classes en lutte. Tu étais d'une famille aristocratique et moi un pauvre plébéien, par dessus le marché d'une famille juïaïque. Tout cela comptait beaucoup de notre temps, dans la société où nous vivions, et je crois bien que cela compte encore, seulement je n'ai plus de base scientifique pour pouvoir l'affirmer.

Ce furent sept années de fiançailles et je savais, au moment où nous nous sommes mariés, que j'avais bien peu à t'offrir. J'avais seulement mes incertitudes et les combats où j'allais m'impliquer, et je savais que je pouvais compter sur toi sans conditions. Sans l'amour d'une femme comme toi, Jenny, aucun homme, aussi inspiré et combatif soit-il, ne peut aller bien loin.

Je n'ai jamais aimé les préjugés aristocratiques de ta famille, qui ont toujours provoqué en moi révolte et

indignation. Malgré tout, je t'ai aimée très tôt et j'ai fait de ton frère Edgar mon meilleur ami de ce temps-là. Mais aujourd'hui je peux te confesser, ma chère Jenny, qu'il m'a fallu un grand effort pour dédier à ton père, en caractères imprimés, mon livre sur Démocrite et Epicure. Je voulais conquérir le droit de faire de toi ma femme, et, en même temps, je voulais démontrer à ton père que mon travail intellectuel n'était pas improductif, et qu'il pouvait même en sortir des livres que quelques personnes auraient la patience de lire ou d'étudier.

Non. Je ne vais pas conter ici l'histoire de notre vie et bien moins de la mienne. Je veux seulement que ces moments de subjectivité, eux aussi, comptent dans mon témoignage, maintenant que tout semble avoir changé dans le monde, maintenant que je ne sais même plus de façon certaine de quel monde je parle.

Je me souviens que j'étais en train de te parler des poètes et de l'importance qu'ils ont eue pour moi. Si je n'avais pas été philosophe et politique, je crois que j'aurais aimé être poète et qu'on se souvînt de moi comme d'un poète. Mais je ne pouvais ni ne devais avoir cette velléité, surtout après avoir connu Henri Heine à Paris. Il était plus vieux que moi de 21 ans, mais en combativité ou en passion il paraissait avoir mon âge ou être encore plus jeune.

Nous nous sommes connus à Paris. Il était un des principaux intellectuels allemands à vivre à cette époque en France et il croyait sincèrement qu'il était possible de combiner l'Allemagne de la philosophie antique et profonde avec la modernité de la pensée progressiste et des luttes sociales et politiques. En plus, il écrivait de la poésie, de la meilleure qui se fit en ce temps-là. Il était exilé à Paris depuis que la Diète allemande avait dissous son groupe et il croyait

que le futur de l'Europe serait dans la conjonction de la philosophie et de l'esprit allemand avec les idées démocratiques et révolutionnaires de la Révolution française.

Pour lui, pour Ruge et aussi pour moi, au début, Paris était le berceau naturel d'une Europe plus progressiste que nous voulions aider à se dresser sur les décombres de toutes les guerres et de toutes les incompréhensions. En ce temps-là nous devions être païens, helléniques, hédonistes. Mais cela ne suffisait pas pour changer le monde et c'était là-dessus que je voulais engager toutes mes énergies. Seulement pour cela, il fallait avoir une organisation et compter avec ceux qui étaient placés dans les meilleures conditions pour comprendre l'injustice sociale et la discrimination.

En ce temps-là nous étions tous un peu poètes, même ceux qui n'écrivaient pas de poésie. Et nous étions poètes parce que nous croyions en quelque chose qui n'existait pas encore et dont personne ne savait ce qu'elle serait quand elle se produirait. Nous discutons beaucoup, nous confrontons nos opinions, nous nous fâchions et nous réconciliions parce qu'il y avait entre nous une forte camaraderie.

Je me souviens bien du jour où Heine nous a lu pour la première fois le poème des « Tisserands de Silésie ». Il a fermé à demi les yeux et récité d'une voix à la fois lyrique et épique :

« Sans larmes sur nos métiers qui tremblent
Nous tissons et nous serrons les dents
Allemagne, nous tissons à la fois ton linceul
et ta triple malédiction (...)
Maudit soit le faux Dieu à qui vont nos prières
alors que nous supportons le froid et la faim (...)
Maudit soit le roi des Riches (...)